

Antoine RIGAUDEAU

Antoine Rigaudeau : « Ça me démangeait... »

Zoom. Dix ans après avoir arrêté sa carrière, le Choletais entame sa 1^{re} expérience d'entraîneur sur le banc de Paris-Levallois, futur adversaire de... Brissac, vendredi 11, en Coupe de France.

Entretien

Antoine Rigaudeau, dix ans après avoir arrêté votre carrière de joueur, vous voilà désormais entraîneur de Paris-Levallois. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ?

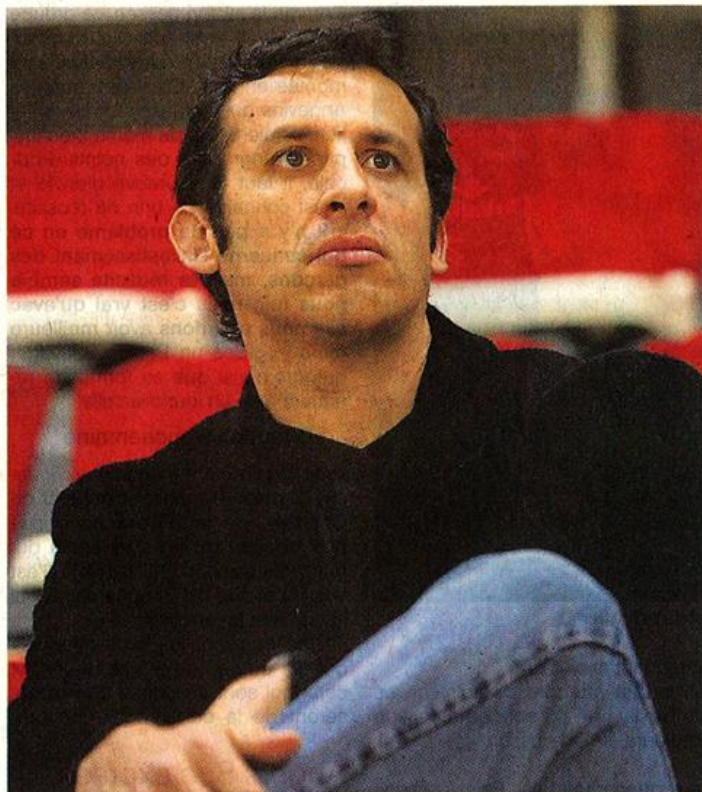
Parce que je n'avais pas envie d'entraîner lorsque j'ai arrêté ma carrière de joueur. Je suis resté dans le milieu de basket mais avec un rôle différent, d'actionnaire et de dirigeant (à Paris déjà). Je me suis aussi investi dans la formation de jeunes joueurs. Ce qui m'a permis de prendre du recul, d'avoir un vécu en dehors du haut-niveau.

Qu'est-ce qui a fait que vous avez décidé de sauter le pas cette année ?

Cela fait deux ou trois ans que ça me démangeait. Lorsque l'opportunité s'est présentée, j'ai sauté dessus. À partir du moment où j'avais la garantie de pouvoir disposer d'une équipe compétitive et de pouvoir travailler comme je le souhaitais, on a trouvé un accord avec Paris.

Durant votre carrière de joueur, vous avez connu plusieurs entraîneurs de renom. Allez-vous vous inspirer de l'un d'entre-eux ?

Non, je n'ai pas de modèle. Chaque entraîneur apporte toujours quelque chose à un joueur. Le tout est de se nourrir de chacun d'entre eux, et de



Antoine Rigaudeau sera sur le banc de Paris-Levallois, ce week-end, à Vannes.

profiter de l'expérience que j'ai pu acquérir durant ma carrière de joueur.

Votre première expérience à Paris en tant que dirigeant s'était pourtant mal passée puisque

vous avez quitté le club alors que l'équipe était reléguée en Pro B (en 2008). Cela ne vous a pas refroidi ?

Pas du tout dans la mesure où, à l'époque, j'étais actionnaire, et que

je n'étais pas au quotidien à Paris puisque je vivais toujours à Valence, en Espagne (où il a terminé sa carrière de joueur). Je n'avais pas pris de plaisir dans ce rôle, et c'est pour cette raison que j'ai préféré arrêter et passer à autre chose.

Vous avez conscience que vous allez être particulièrement observé cette saison compte tenu de votre passé de joueur.

Tant mieux si les gens s'intéressent à Paris ! Cela ne pose aucun souci d'être observé. Aujourd'hui, si je suis entraîneur, c'est que j'en avais envie et que je suis heureux de l'être. Quand j'étais joueur, j'étais déjà attendu. Je suis habitué, même si j'ai bien conscience que ce sont deux fonctions différentes.

Quel sera l'objectif de Paris-Levallois cette saison ?

On n'a pas d'objectif concret dans la mesure où l'équipe n'est pas encore au complet, et qu'on ne connaît pas nos adversaires. Notre ambition, elle se mesurera au quotidien, dans le travail qu'on accomplira. Ce que je souhaite, c'est que le staff progresse, que l'équipe progresse. Si c'est le cas, on espère finir le plus haut possible, sachant qu'à l'exception de deux ou trois équipes qui semblent au-dessus du lot, la Pro A reste un championnat ouvert.

Recueilli par
Stéphane BACRO.



« Le patriotisme n'était pas mon moteur »

ANTOINE RIGAUDEAU, médaillé d'argent olympique à Sydney il y a quinze ans, a été le meneur star de l'équipe de France avant Tony Parker. Même s'il avoue n'avoir jamais joué pour l'amour du maillot bleu.

« SEIZE ANS après, la France organise un nouvel Eurobasket. Qu'en pensez-vous ?

« Pour être clair, ce n'est pas de la France qui organise. Puisque dans une évolution qui est bonne pour l'Europe et le basket en général, il y a une organisation multinationale. Je vois que cet Euro a pris une ampleur à l'image de ce que sont le basket et le sport aujourd'hui, plus axés sur le show, le spectacle et la recherche du business. C'est une évolution positive pour tout le monde. Après le premier tour, on arrive directement sur des bâtiments de finale, dans une salle de trente mille places (Stade Pierre-Mauroy à Villeneuve-d'Ascq). Ça peut être énorme.

« Quel regard portez-vous sur cette "génération Parker" qui a remporté le titre européen il y a deux ans et décroché une première médaille mondiale en bronze en 2014 ?

« Ce groupe France – je parle bien de "groupe" – est le meilleur de l'histoire du basket français. Et quand je dis ça, j'enlève les résultats sportifs, qui restent quelque part aléatoires. C'est le meilleur groupe France de l'histoire, aussi par son réservoir de joueurs qui sont capables de participer et d'apporter. Ce groupe est réellement installé sur l'échiquier mondial et ne dépend pas de deux ou trois joueurs. Même s'il y a des leaders, il y a quand même la possibilité pour ce staff technique qui travaille dans le temps (Collet est sélectionneur depuis 2009), et qui a impulsé une ambiance, un style de jeu et une philosophie de vraiment pouvoir choisir les meilleurs joueurs. Et ça, pour moi, c'est vraiment riche et important.

« Cette équipe est aussi très imprégnée par la NBA et sa culture. Six joueurs sur les douze sélectionnés jouent aux États-Unis. On parlait NBA dans les équipes de France que vous avez connues ?

« Non, on n'en parlait pas beaucoup. Il y avait très peu de joueurs NBA dans nos rangs. En 1999, il n'y en avait qu'un, c'était Tariq Abdul-Wahad. Autrement, non, il n'y avait pas cette fascination pour la NBA. Je crois que chacun était conscient de ses capacités... et de ses limites. C'était aussi une époque où il y avait une vraie différence, dans les règles, entre le basket de la FIBA et celui de la

NBA. C'étaient vraiment deux jeux totalement différents. Aujourd'hui, ça se rapproche un peu plus. À notre époque, il n'y avait que quelques joueurs américains qui jouaient en NBA, alors qu'aujourd'hui, quasiment toutes les franchises en ont. Et quand on regarde San Antonio, les champions 2014, ils en avaient huit, avec un staff qui a un vrai regard sur l'Europe et le basket mondial.

« Vous restez néanmoins, avec l'équipe de 2000, la seule sélection médaillée olympique (en or) ?

« (Il coupe) C'est vrai qu'on n'est pas beaucoup !

« Quel goût a-t-elle cette médaille aujourd'hui ?

« Est-ce votre meilleur souvenir chez les Bleus ?

« Oui. Dans la finalité, c'est le meilleur souvenir. Maintenant, l'un de mes souvenirs les plus forts, c'est la huitième de finale de l'Euro 2005 où on bat la Serbie sur le sol serbe, à Novi Sad (71-74). Cela reste un gros souvenir, sur le plan des émotions, mais c'est quelque chose de ponctuel. Dans la finalité d'un Championnat, d'une histoire constituée avec ses hauts et ses bas – et peut-être plus de bas que de hauts d'ailleurs, des moments de tension, des difficultés –, cela reste cette médaille olympique.

« On ne connaît toujours pas la véritable histoire de cette médaille, d'ailleurs. Comme s'il y avait une espèce d'omerta sur ce qui s'est passé là-bas, non ?

« Je ne sais pas si on peut parler d'omerta. Moi, je suis partisan, quand il y a des histoires, que ce soit aux Jeux Olympiques ou ailleurs, de dire que ce sont des choses qui se vivent en groupe. Ce sont des détails, des moments intimes du collectif qui n'ont pas à être divulgués au grand public. Même si ça l'intéresse.

« Mais vous aviez quand même pris la parole à Sydney et dénoncé certains problèmes...

« Oui, oui. J'étais dans mon rôle. Il y a des joueurs qui ont le devoir et cette capacité à prendre la parole pour le bien du groupe. Pour ça, il faut un certain statut. Qui n'est pas donné, mais qui s'acquiert. À Sydney, il y a eu des choses dites par rapport à des joueurs. Ça, quand je suis dans un groupe, je suis assez exigeant avec moi-même, donc exigeant aussi envers les autres. Si je considérais qu'un joueur ne faisait

pas ce qu'on lui demandait, je lui disais, et ça pouvait mettre un peu de tension. Cela fait partie d'une équipe, et c'est ce qui fait avancer les choses. Si c'est pour détruire, c'est négatif. Je l'ai fait et je le refais si c'était à refaire.

« À l'Euro 2005, il y a le bonheur de la médaille de bronze, de la perf contre les Serbes mais aussi la douleur de la défaite face à la Grèce en demi-finale (67-66) et de vos lancers manqués sur la fin. Comment avez-vous vécu ces moments ?

« S'il y a eu un Euro difficile à vivre, c'était celui-là, ce match-là (la France a perdu après avoir mené de 7 points 62-55, à quarante secondes de la fin, et Rigaudeau est à 2/4 aux lancers dans les quatre dernières secondes). Il y avait de la tension. On peut-être de se dire : "Si je marque ces lancers-là, on va passer", oui, peut-être que ça me perturbe à ce moment-là. D'autant que ça allait sans doute être ma dernière en équipe de France. Ma décision n'était pas prise, mais je le savais, je le sentais. On peut-être qu'elle était prise inconsciemment, au fond de moi... Alors, oui, c'est de la pression. Et, quelque part, même s'il y a eu quelques personnes qui m'ont dit "il n'y a pas que ça", je pense que si ces lancers avaient été pris, on serait passés. Maintenant, c'est vrai qu'il y a eu d'autres erreurs de fautes tout au long du match, donc c'est très réducteur de dire que c'est seulement les lancers. Mais, en même temps... Je pense que si Antoine Diot ne met pas ses lancers francs en 2013 (en prolongation contre l'Espagne en demi-finale), il



Antoine Rigaudeau

Né le : 17 décembre 1971
Lieu : Cholet
Âge : 43 ans
Nationalité : française

Carrière de joueur :
Clubs : Cholet (1987-1995) ; Pau-Orthez (1995-1997) ; Vertus Bologne (ITA, 1997-2003) ; Dallas Mavericks (NBA, 2003) ; Valencia (ESP, 2003-2005).
Sélection : - 128 capes (1502 points) entre le 21 novembre 1990 et le 25 septembre 2005.

Palmarès :
Clubs : - Eurocup 1998, 2000 ; Championnat de France (1996) ; Championnat d'Italie (1998, 2000) ; Coupe d'Italie (1999, 2000, 2001, 2002).
Sélection : - JO '2' (2000) ; CE '3' (2005).

Distinctions personnelles :
MVP français en 1991, 1992, 1993, 1994 et 1996. Entré au NBA Hall of Fame en 01.



PARIS, POB, 3 SEPTEMBRE 1999. – Lors du match pour la troisième place de l'Euro, à domicile, Antoine Rigaudeau (ici face à Dejan Bodiroga) s'incline avec les Bleus contre la Yougoslavie (74-62). Photo Nicolas Lemaux/L'Équipe

n'est pas sûr que l'équipe de France finisse championne d'Europe.

« Est-ce une souffrance encore ?

« Non, la souffrance, c'est après, quand tu vois le résultat. Quand le

lancer ne rentre pas, il reste du temps de jeu. À ce moment-là, les yeux défilent, mais je n'ai pas le temps de cogiter, de me dire "ouah, j'ai loupé ce lancer, on va perdre". Tu analyses après. Et là, c'est terminé, c'est un peu plus dur.

« La vie de groupe, ce n'est pas toujours simple dans une compétition en sélection. On est en vase clos, c'est long, certains y voient un sacrifice. Cela a déjà été votre impression ?

« Non. C'est pesant, oui, mais on le sait. Si tu es appelé en équipe de France tu sais à quoi t'attendre. Si le joueur vient, il signe un contrat moral avec la sélection, il dit qu'il est "à la disposition du groupe France", ce qui implique de faire tout ce qu'il faut pour être performant. Si c'est venir en équipe de France pour dire que c'est un sacrifice, il ne faut pas venir. Je ne suis pas partisan de dire que l'équipe de France, c'est jouer pour le maillot, pour la nation, donc il faut venir absolument.

« Ah, pourquoi ce discours ne vous touche pas ?

« Quand on vient dans une équipe, qu'elle soit de France ou autre, on va jouer pour elle. Ce n'est pas la côté patriotique qui me poussait ou me motivait à jouer. Je sais que c'est un honneur de jouer pour son pays, avec la meilleure équipe représentative de la nation, mais ce n'est pas le patriotisme qui était mon moteur. Par contre, quand on est sur la deuxième marche du podium

olympique, on le ressent, ce côté-là. Il n'arrive que là, quand on a gagné une médaille.

« Vous avez accompagné les débuts de Tony Parker chez les Bleus en 2001. Quelle attitude avait-il vis-à-vis de vous ? Respectueux, timide, entreprenant ?

« Non, non. Tony n'a jamais été timide... Il jouait, c'est tout. Comme il savait le faire. Je pense qu'il avait du respect pour l'ancienne génération. Comme nous, nous avions du respect par rapport aux joueurs qui arrivaient.

« Et que vous inspire aujourd'hui ce TP quadruple champion NBA, président d'un club de Pro A ?

« Tony est multi-casquettes et il assume tout ce qui est du domaine du terrain. Après, au niveau de sa présidence à l'ASVEL, c'est différent. Cela ne dépend pas que de lui, et c'est quelque chose de difficile. Quand on est président, on impulse quelque chose, on choisit des hommes, mais on n'a pas toujours la balle dans les mains. Tony, c'est un homme de pub, de communication, qui sait bien parler, toujours disponible. Il est la locomotive du basket français. »

LIAMNE TRÉVISAN

« TONY (PARKER), C'EST UN HOMME DE PUB, DE COMMUNICATION »

SON EURO MARQUANT : 1999, FRANCE (4^e)

Le carton et les chaussettes

POURTANT, tout avait bien commencé pour Antoine Rigaudeau et les Bleus lors de ce Championnat d'Europe à la maison. À Pau, la France avait même battu l'Espagne (74-57) au deuxième tour, un match au cours duquel le « Roi », en patron, tira son carton de la compétition (21 points dont 3/5 à trois points). L'équipe de France est alors bien partie pour s'adjuger son ticket pour les JO de Sydney, qu'elle obtiendra en remportant le quart de finale à Paris-Bercy contre la Turquie (66-63). C'est après que les choses se gâtent.

« On avait tous envie de se qualifier pour les Jeux. D'ailleurs, cet objectif principal nous a peut-être empêchés d'aller un peu plus loin. Parce que quand on l'a atteint, peut-être qu'on a eu un relâchement. Peut-être qu'après ça s'est un peu dilaté et que chacun n'a pas donné ce qu'il avait à donner pour le groupe pour pouvoir battre l'Espagne légitime (63-70 en demi-finale) », analyse le meneur des Bleus, qui terminera cet Euro sur deux défaites à Bercy et une quatrième place. Mais il n'y a pas que sur le terrain que les Français ne se trouvent plus. Autour du seul joueur NBA d'alors, Tariq Abdul-Wahad, se cristallisent incompréhensions et ressentiments, qui vont vite scinder le groupe. Solitaires du

joueur de Sacramento, Alain Digbeu et Moustapha Sonko adoptent, comme lui, le port de chaussettes hautes sous le genou. Ce « gang des chaussettes » – c'est vous, médias, qui les avez appelés le gang des chaussettes –, extériorise un mal-être collectif. Après l'Euro, Abdul-Wahad parle à la presse « d'un malaise qui est insupportable concernant le racisme ». Alors, cette équipe de France était-elle dure à vivre ? « Non. Pas spécialement. On avait un fonctionnement d'équipe normal, reprend l'entraîneur du Paris-Levallois. Mais personnellement, je ne suis pas non plus quelqu'un d'entente

dans la vie de groupe, je ne passe pas tout mon temps avec les autres. Je me concentre sur les objectifs, sur tout ce que je peux faire pour que le groupe ait les meilleurs résultats sportifs, mais ce n'est pas forcément mon but de passer de super moments avec les autres. Je considère que le plus important, c'est le terrain et le résultat. » Quid de ces insinuations sur un racisme ambiant ? « Je ne suis pas du tout d'accord avec ce genre de propos », tranche Rigaudeau, qui terminera meilleur marqueur français (15,5 points de moyenne) de cet Euro à domicile bien agité. L.T.



Trois raisons d'assister à Brissac - Paris-Levallois

L'affrontement entre Brissac (N2) et Paris-Levallois (Pro A), ce soir en Coupe de France, est l'un des événements de la fin de semaine dans le Maine-et-Loire. Voici pourquoi.

1 Pour voir Rigaudeau débiter sa carrière d'entraîneur

Dix ans après avoir raccroché ses baskets, le « Roi » Antoine Rigaudeau est de retour dans le monde du basket professionnel. Nommé entraîneur du Paris-Levallois pour les deux prochaines saisons, le Choletais débitera officiellement ce soir une nouvelle expérience qui le « démangeait depuis deux ou trois ans ».

2 Pour découvrir le nouveau visage de Brissac

Après avoir tout connu la saison dernière - l'ivresse d'un Trophée Coupe de France remporté à Paris puis la déception d'un barrage de montée en Nationale 1 perdu - le Brissac Aubance Basket (BAB) s'est remis au travail le 14 août. Le but de la nouvelle saison qui s'ouvre est limpide. Avec un effectif retouché à dose homéopathique (deux arrivées : Kamel Ammour et Maxime Chupin), le BAB tentera de se rapprocher de la N1.



Antoine Rigaudeau.

« L'équipe semble avoir un potentiel équivalent à celui de la saison dernière, avance l'entraîneur Christophe Henry. Maintenant, tout reste à faire... »

3 Parce qu'on ne sait jamais

La dernière (et seule fois) de son histoire que Brissac s'est frotté à un club de Pro A en Coupe de France, le suspense n'avait pas été de mise. En octobre 2012, Boulazac s'était

en effet baladé sur les bords de l'Aubance (109-67). Même chose ce soir ? Sur le papier, Paris-Levallois qui reste sur un net succès face à Nancy (84-50° s'avance bien évidemment en favori.

« A notre niveau, nous jouons au basket pour disputer des matchs de prestige comme celui-ci. C'est peut-être fou à dire, mais on va malgré tout tenter le coup », avance Matthieu Robin.

« OK il y a de l'écart, mais nous avons quelques arguments à faire valoir », complète Christophe Henry, content d'avoir vu son équipe dominer Tours (un candidat annoncé à la montée en N1) le week-end dernier (71-43).

T. B.

Brissac - Paris-Levallois, ce soir 20 h au Marin

A SAVOIR

Le BAB honoré. Victorieux la saison dernière du Trophée Coupe de France, Brissac présentera ce soir à ses supporters le fanion commémoratif qui trônera désormais sous le plafond de la salle du Marin.

Il reste des places. Quelques dizaines de billets sont encore disponibles pour le match de Coupe de France de ce soir.

Le Courrier de l'Ouest – Vendredi 11 septembre 2015

Antoine Rigaudeau : héros d'hier, pari d'aujourd'hui

Une énième fois, voilà donc le tube du retour du fils prodigue. Ou quasiment. Certes, de Paris à Brissac, nul besoin de pousser jusqu'à cette « fracture du Layon » qui, soudain, vous immerge gentiment dans ces Mauges trempées de basket et vous conduit bon an, mal an, jusqu'au terminus nommé Cholet.

Là même où tout a commencé. Là même où le fruit Rigaudeau a poussé, verdi, puis éclo. Allure frêle, un peu gauche, tête inclinée, Meilleraie en feu : 20 ans après le départ du crack, l'image reste indélébile, insensible au jaunissement. On la croirait datée d'hier.

Une légende

Bien vite, on saisit que le gamin du quartier de la Choletière avait été gâté par la providence. Un don qui, horreur, aurait très bien pu ne jamais éclater au grand jour. Que serait-il advenu si Étienne, le grand frère, n'avait trouvé porte close du côté du football, et en l'occurrence du SO Cholet ?

L'aîné s'était finalement et fort naturellement rabattu sur CB, dernier né des clubs surdoués et premier vecteur d'une « fièvre basket » qui envoûtait alors la ville et plus généralement, l'Anjou dans son intégralité. Le cadet, lui, n'avait fait que suivre la voie. On

connaît la suite : les premiers exploits en mini-poussins, des premiers pas ultra-précoces en Pro A (à 15 ans et 11 mois), en passant par ces cartons d'un temps sans doute révolu (45 points contre les Israéliens de Galil Elyon, en janvier 1994 !). La légende venait d'accoucher.

Rigaudeau ? C'est d'abord le premier de cordée d'une longue série de fruits issus du panier, estampillé CB. Un précurseur des De Colo ou Gélabale, qui s'en réclamèrent à leur arrivée. Une sorte de pépite divine qui contribua et contribue encore, sans que l'on puisse s'y résumer, à la renommée du label *made in Cholet*.

Rigaudeau ? C'est aussi le symbole d'une génération qui fit de vieux os. Sans Warner, Bilba ou Alline, Rigaudeau n'aurait su devenir Rigaudeau. Et inversement.

Pour l'heure, aujourd'hui, le « héros Rigaudeau » ne poussera pas jusqu'à « sa » pouponnière. Qu'importe, au final, puisque l'aura de l'ancien n° 4 Choletais (un numéro sans doute sacralisé à vie...) dépasse amplement les frontières. Y compris celles intérieures à l'Anjou. Le passé rappelle que c'est là que tout a commencé. Le Rigaudeau coach tient aussi du pari. Mais joueur, il fit rêver. Même le bouillant Marin, réputé beau joueur, n'a sans doute pas oublié.



Sur le banc de Paris-Levallois, Antoine Rigaudeau sera présent ce soir au Marin.